Le musée juif et le centre pour la tolérance de Moscou

The Jewish Museum and Tolerance Centre in Moscow

Het Joodse Museum en Centrum voor Tolerantie in Moskou

Ewa Bérard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1224>

DOI : 10.4000/temoigner.1224

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 14-17

ISBN : 978-2-84174-674-3

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Ewa Bérard, « Le musée juif et le centre pour la tolérance de Moscou », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 118 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1224> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1224>

LE MUSÉE JUIF ET LE CENTRE POUR LA TOLÉRANCE DE MOSCOU

VISITE Créé à l'initiative de Dov-Ber-Pinhos Berez Lazar, Grand Rabbin de Russie depuis 1999, le musée juif de Moscou a ouvert ses portes en novembre 2012. L'inauguration s'est déroulée en présence du président d'Israël Shimon Pérès et du ministre des Affaires étrangères de Russie, Sergueï Lavrov.

Le musée est le fruit de financements privés, de subventions du gouvernement russe et de la Fédération des communautés juives de Russie, héritière de Habad, ancien mouvement hassidique qui avait prospéré sur les marches orientales de l'empire russe. Le président Poutine a versé un mois de son salaire au fonds du musée.

Alors que Moscou a été défigurée par des constructions boursouflées et monumentales, le bâtiment du musée (ancien dépôt d'autobus de la rue Bakhmetev) a sauvegardé sa silhouette. Conçu par Konstantin Melnikov et Vladimir Choukhov en 1926-1927, ce bijou du constructivisme placé au cœur du vieux quartier juif de Marina Rochtcha, avait été porté, en 1997, sur la liste de monuments à privatiser et cédé par la ville au Centre communautaire, dont le président était alors l'oligarque Roman Abramovitch. L'intervention de l'opinion publique et des professionnels a permis de limiter les dégâts.

L'espace d'exposition est organisé selon un schéma circulaire. Un centre à double noyau est entouré de parois formant deux cercles concentriques : le « grand cosmos juif » – berceau du judaïsme, anciens Hébreux et première diaspora – et un « petit cosmos » – le shtetl. Sur la paroi qui les entoure s'affichent les photos illustrant le « Judaïsme vivant », ses rites et ses préceptes. Une deuxième paroi, plus excentrée, crée avec la première un couloir où s'organise le parcours chronologique. Au fond, de grandes salles sont réservées chacune à une période historique. Des parapets fixés des deux côtés de la paroi fournissent des informations plus circonstanciées.

Le musée affiche l'ambition de dépasser le côté « muséal » traditionnel et de susciter l'intérêt par sa performance technologique, « unique en Russie », nous dit-on. Il se veut un lieu de distraction, capable d'attirer les jeunes. La conception du design a donc été confiée à l'agence américaine de Ralf Appelbaum, connue pour sa réalisation du musée de l'Holocauste à Washington. Le visiteur ne rencontre sur son parcours que des écrans : grands, petits et moyens, plats et incurvés, tantôt interactifs, tantôt en 3D, accompagnés de légendes écrites ou sonores. Les artefacts, eux, sont relégués dans l'espace dédié aux expositions temporaires, à la périphérie des trois cercles. Ce qui rend cet univers d'écrans complètement surréaliste, ce sont les paroles du poète Iossif Brodski, gravées audessus... de la boutique du musée : « Les objets que nous produisons de nos mains en disent plus long sur nous que nos confessions. » Des « confessions », on n'en trouvera d'ailleurs pas davantage ici que des « produits de nos mains ». Le peuple des artisans et le peuple du Livre ne sont plus. Ils se sont effacés devant un peuple virtuel.

L'espace « shtetl » est à cet égard exemplaire : les visiteurs y sont invités à se déguiser en costumes traditionnels juifs virtuels, à toucher des harengs virtuels surnageant dans de vrais tonneaux, à reconnaître leurs aïeux dans des figures en plâtre, comme celle qui est assise sur un banc de synagogue, plongée dans la lecture du Livre, la tête recouverte du talith (par un inexplicable oubli, ce vieux Juif en plâtre n'est pas interactif et ne se balance pas). La meilleure trouvaille, c'est sans conteste un rouleau virtuel de la Thora qui se déploie à

la vitesse voulue sous la pression d'une baguette électronique.

Comment l'histoire des Juifs de l'empire (1775-1917), puis de l'URSS (1918-1991) est-elle conçue ? Il fallait trouver une version consensuelle de ce passé tortueux, mais aussi, respecter les impératifs idéologiques. La première directrice du musée et du centre, Nathalie Fichman, a été claire : le musée n'avait pas vocation à témoigner de « l'antisémitisme soviétique » (*sic*) : « Nous n'allons pas verser des larmes sur nous-mêmes. Il ne s'agit pas d'exposer nos offenses ; il s'agit de montrer comment nous avons vécu, comment l'histoire de notre pays nous a façonnés et comment nous avons façonné son histoire. »

Le parcours chronologique s'ouvre sur une carte de la « zone de résidence » et du Royaume de Pologne (encore qu'à la date du recensement, celui-ci ne s'appelait plus que « pays de la Vistule »), qui indique le pourcentage des Juifs dans la population et l'intensité des pogroms. La séquence consacrée au XVIII^e siècle est très claire sur la provenance polonaise de la majeure partie des Juifs de Russie, annexée en vertu des partages de la Pologne, et sur leur culture héritée de la République des deux Nations (bien que soit passé sous silence le fait que les Juifs polonais jouissaient de la sécurité de personne, de culte et de commerce).

La section « Villes et au-delà 1795-1913 » s'ouvre sur une grande photo d'une artère urbaine, symbole un peu étonnant de la vie juive au XIX^e siècle, mais qui impose d'emblée la thèse centrale : urbanisation, assimilation, ascension sociale. On voit une « installation » avec des tables de café et les mêmes figures en plâtre blanc censées incarner, ici, Simon Doubnov, Sholem Aleikhem et quelques autres personnalités de la culture urbaine juive. Sur la paroi, une « Chronique des événements » propose des thèmes tels que : la Haskalah (les Lumières juives), presse juive, réveil culturel, assimilation, pogroms, émigration, courants politiques, nouvelles tendances religieuses, etc. Pour qui est pris de vertige devant tant d'informations (encore que le célèbre faux antisémite, *Les Protocoles des Sages de Sion*, aurait pu y trouver sa place), une heureuse trouvaille intitulée « Destins juifs » permet d'entrer dans le temps indivi-

© Ewe Bérard

– Vue intérieure du musée.

duel et de suivre, à l'aide d'écouteurs et d'un petit écran, des biographies d'hommes remarquables.

La section suivante est intitulée « La guerre et la révolution, 1914-1921, 1921-1941 ». Sur le grand écran défilent les documentaires sur les exactions commises par l'armée allemande, les scènes des révolutions de février et d'octobre 1917, la guerre civile et ses pogroms « plus cruels que les pogroms de Khmel'nitski », (mais l'antisémitisme programmatique des Blancs est gommé). On aborde les questions difficiles : la « zone de résidence » est enfin abolie, les Juifs obtiennent les droits civiques. Ils doivent tout à la révolution, et les stéréotypes sont tenaces qui les présentent comme des profiteurs de celle-ci, habiles à se hisser promptement jusqu'aux instances dirigeantes de l'appareil bolchévique et de ses organes de la terreur. À l'écran, la voix d'un spécialiste d'outre-Atlantique explique qu'avec la prise du pouvoir par les bolchéviks, le peuple juif « a été placé devant l'alternative : s'adapter ou disparaître. » On se demande quel était le choix offert aux autres peuples de l'URSS... Tout comme d'autres croyants, les Juifs, nous dit-on encore, étaient sommés d'abandonner leurs pratiques religieuses, mais, grâce à leur niveau d'éducation supérieur, ils ont vite réussi leur ascension sociale, notamment au sein des nouvelles élites intellectuelles et professionnelles. ●●●

On commence à saisir la fonction du grand écran dont est dotée chaque section : il doit inscrire coûte que coûte l'histoire des Juifs dans des généralités russes, gommer les conflits, tuer dans l'œuf toute velléité de verser des larmes comme celle de ressentir de la fierté – excepté celle qui revient légitimement au grand peuple de l'URSS. Une table basse en forme d'étoile à cinq branches incarne cette jeune nation soviétique ; sur sa surface interactive évoluent, comme perdus dans l'espace, des portraits de personnalités juives : une fois à la portée du visiteur, on les effleure et la personnalité se déploie dans sa courte biographie.

On approche de la salle consacrée à la Grande Guerre patriotique, 1941-1945 : la plus vaste de toutes, plongée dans la pénombre, avec un écran qui permet plusieurs projections simultanées. Défilent des images de l'offensive de la Wehrmacht sur les territoires de l'ouest de l'URSS, abandonnés par l'armée soviétique ; le pourquoi de ce retrait n'est pas évoqué. Suivent les séquences prises à Babi Yar. De longs moments terribles, pénibles, écrasants. Mais la guerre continue, on approche de Stalingrad, des vues connues, des bruits d'explosion assourdissants, la gloire des vainqueurs, des chants, et de nouveau des scènes de bataille et de marches forcées, cette fois direction Berlin. Les soldats traversent les villages brûlés de la Biélorussie et de la Lituanie. Et déjà viennent les photos canoniques de la prise de Berlin et de Dresde détruite (subtilité de l'aposition !). Puis ce sont les lendemains de la victoire : on revient sur le lieu du massacre de Babi Yar, où les centaines de milliers de victimes n'ont pas eu droit au kaddish ni même à une mention de leur identité juive sur la plaque commémorative. On cherche en vain les raisons de ce nouveau malheur qui s'est s'abattu sur les Juifs. Quelque chose, quelqu'un, manque dans ce ruban d'images : mais oui, c'est Staline. Le grand Staline n'est apparu sur l'écran que l'espace d'une seconde, présidant le défilé du 8 novembre 1941 sur la place Rouge. Le Généralissime qui a porté le grand peuple soviétique à la victoire, qui a sauvé la vie des millions de Juifs soviétiques et de quelques-uns d'autres pays (quand il ne les a pas livrés à la Gestapo ou ne les a pas fait fusiller), est quasiment absent de cette narration. Il ne s'agit plus d'arrondir les angles ; c'est une chape de silence qui tombe sur celui qui, dès la victoire de Stalingrad, fut l'ordonnateur de l'antisémitisme d'État et de la propagande chauvine grand-russienne.

Staline absent, le musée n'est pas en mesure d'offrir un refuge à l'œuvre qui cristallise l'expérience juive de

– Carte des pogroms ouvrant le parcours chronologique, indiquant le pourcentage des Juifs dans la population et l'intensité des pogroms.

la guerre : le roman *Vie et destin* de Vassili Grossman. Les intérêts des deux parties prenantes du musée se sont conjugués dans cette stratégie d'évitement : la doxa poutinienne, qui exclut d'avance tout ce qui pourrait ternir l'image de la Grande Guerre patriotique, *a fortiori* une mise en parallèle des régimes stalinien et hitlérien (axe central du roman de Grossman), et Habad, qui n'a aucune raison de remettre à l'honneur la culture des Juifs soviétiques laïcs, ci-devant communistes.

Décontenancé par cette histoire tronquée, on se tourne vers les panneaux explicatifs. Oui, le pacte Ribbentrop-Molotov est évoqué, ainsi que ses conséquences pour les Juifs polonais. Oui, on parle des ghettos et de la collaboration de la population locale avec l'occupant. Le Comité antifasciste juif (CAJ), créé en 1942, est présent, mais sans que soit mentionnée sa vocation mondiale ni l'assassinat, sur l'ordre de Staline, de ses deux initiateurs, Henryk Erlich et Victor Adler, juifs polonais. Du célèbre *Livre noir*, le visiteur peut

voir la couverture avec les noms de ses deux rédacteurs, Ehrenbourg et Grossman, mais il ne connaîtra ni son origine (c'est Albert Einstein, au nom du Comité des artistes, écrivains et scientifiques juifs américains, qui a proposé au CAJ de publier un livre sur le sort des Juifs dans les pays occupés) – ni sa fin. Le commentaire du musée affirme que le *Livre noir* a été « interdit de publication ». Il s'agit d'un euphémisme : les plombs, de même que tout le matériel d'imprimerie de la maison d'édition Der Emes, ont été saccagés par un commando du NKVD, les épreuves détruites.

La période d'après-guerre, celle d'antisémitisme d'État qui n'a d'égal que celui de l'Allemagne hitlérienne des années trente est cantonnée dans une petite salle sans appareil d'information auxiliaire sur les parois. À l'entrée, un panneau annonce : « Le Temps des troubles : années 1940-1950 ». Dans l'historiographie russe, cette expression désigne traditionnellement la vacance du pouvoir au XVII^e siècle, quand le pays a été en proie aux usurpateurs et aux armées étrangères. À force de taire le nom de Staline, la vision historique, forcément, se brouille.

Sur le mur de fond – aux dimensions fort réduites – une photo des cellules souterraines de la Loubianka. Cinq piliers munis chacun d'un écran présentent au visiteur dans le désordre : 1. la photo d'Andrei Jdanov, avec une légende sur son célèbre rapport d'août 1946 qui a lancé la « campagne contre les cosmopolites » ; 2. les photos des treize membres du CAJ fusillés ; 3. la photo de Solomon Mikhoels, président du CAJ, avec une légende concernant son assassinat en janvier 1948 et le début de la période « de l'antisémitisme d'État et de la répression des organisations et de l'intelligentsia juives » ; 4. l'annonce de la création de l'État d'Israël en mai 1947, avec le soutien d'Andreï Gromyko, à la tribune des Nations Unies. La légende parle du « sentiment de fierté » que cet événement « a éveillé dans les cœurs de nombreux Juifs soviétiques », mais se garde bien de mettre en regard la liquidation sanglante des institutions et des leaders juifs ; 5. la manchette d'un journal – anonyme ! – qui annonce « l'affaire des médecins en blouses blanches ». Sur ces cinq piliers, le nom de Staline apparaît une seule fois ; sa photo, jamais.

À mesure que l'on se rapproche du jour présent, le passé se trouve réduit à l'anecdote. Pour parler des Juifs soviétiques des années 1960, 1970, 1980, aucune carte de l'émigration, aucune mention de la production culturelle, aucune trace du samizdat, sans parler, évidemment, de la répression et de l'antisémitisme d'État.

Deux écrans seulement : le premier, en 3D, présente un appartement moscovite où deux jeunes gens bien de leur personne échangent des blagues juives tandis qu'une jeune femme sort d'un carton des cadeaux envoyés par les parents installés aux USA. Sur le deuxième, un groupe de Juifs se réunit clandestinement dans une forêt pour encourager, dans l'esprit communautaire, les activités sportives de leurs enfants. La jeune génération grandit, saine de corps et d'esprit.

La visite est terminée – ou presque. Il reste encore le « Centre pour la tolérance ». Ses activités, m'explique-t-on, se déroulent sous forme de stages. De quoi y discute-t-on ? Les questions d'actualité qui préoccupent la société russe, telles que l'attitude envers les personnes « d'orientation sexuelle hors-norme » ou les migrants asiatiques, y sont-elles soulevées ? Non, me répond la responsable du Centre, ces questions-là ne concernent pas son institution. Effarouchée, elle me propose deux brochures. On y apprend que les stages s'adressent aux écoliers ; ils remplissent les critères établis par les programmes d'éducation de l'État. Parmi les buts à atteindre, « sur le plan personnel » figurent : « Motivation et orientation sur la participation active et créative dans la vie de la société et de l'État. Motivation et orientation sur les valeurs, fondées sur les idées du patriotisme, de l'amour et du respect pour la Patrie et sur la reconnaissance des droits égaux des nations et de la particularité de différentes cultures. » Est-ce donc ici, dans cette éducation à la « tolérance » qui n'est en fait que le conditionnement à l'ingénierie sociale et à la discipline d'État, qu'on trouvera la clef pour comprendre cette stupéfiante version de l'histoire des Juifs soviétiques ? Version qui semble avoir gagné l'adhésion des Moscovites, car ils sont nombreux à revenir pour une deuxième visite. Fascinés par la performance des gadgets high-tech, les mêmes intellectuels qui dénoncent, indignés, le retour des pratiques soviétiques dans les manuels d'histoire abandonnent ici volontiers, semble-t-il, tout esprit critique. ■

Ewa Bérard, octobre 2013

La version élargie de ce texte est à paraître dans la *Revue des Études Slaves*.

L'auteure remercie les collaborateurs du musée qui lui ont généreusement consacré leur temps et ont vaillamment répondu à ses questions. Il est évident que les opinions exprimées dans cet article n'engagent qu'elle-même.

Ewa Bérard, chercheur au CNRS, a publié, entre autres, *La Vie tumultueuse d'Ilya Ehrenbourg. Juif, Russe et Soviétique*, Paris, Ramsay, 1991 (traduction polonaise, Varsovie, 2002, traduction russe, mise à jour, NLO, Moscou 2009).